Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 2

Artikel: 1917-1918
Autor: Bory, H.-L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213640

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

seurs Félix Roux et Henri Blanc compulsaient des montagnes d'ouvrages spéciaux, et, chez le Scaphandrier, c'était un défilé ininterrompu de curieux, ou d'amateurs passionnés, comme Fridolin l'ingénieur, qui suppliaient le possesseur du merveilleux canard de le leur laisser pour l'empailler ; mais le Scaphandrier jugea plus simple de le faire apprêter sans retard, avec force petits oignons, à l'exemple de Floridor. Et voilà comment la légitime curiosité des membres de la Diana demeura, si l'on peut s'exprimer ainsi, le bec dans l'eau, comme le plus vulgaire des canards.

Mais la vérité finit toujours par percer, même parmi les chasseurs. Quelques-uns de ceux-ci firent l'honneur à l'auteur de ces lignes de la proclamer publiquement, pour l'édification des ornithologues présents et futurs. La voici dans toute sa nudité :

Deux chasseurs revenaient bredouilles des marais d'Arnex. Bredouille ! la vilaine chose, quand on s'appelle Floridor ou quand on a conquis avec gloire le titre de Scaphandrier des Marais !

« Non, nous ne le serons pas ! » se dirent-ils en passant devant la bassecour du château d'Arnex, et, avisant une troupe de canards superbes autour de la fermière :

— Combien le coup de feu ? demandèrent-ils.

— Je ne les vends pas au coup de feu, mais au coup de couteau, répondit la bonne dame.

Elle n'avait pas achevé, que le Scaphandrier s'était déjà emparé du plus volumineux sujet, un canard de sept livres et demie. Pour que les parts fussent égales, Floridor en prit deux.

Tout domestique que fût ce gibier, il avait un plumage à dessins réguliers et qui pouvait fort bien le faire prendre pour des habitants des marais ; le goût de sa chair rappelant celle du canard sauvage, les grains de plomb dont les deux facétieux compagnons l'avaient farcie, ajoutaient encore à l'illusion.

Quoi qu'il en soit, Eider ou Labrador, ce fut une joyeuse monture.

La maison du Scaphandrier.

A la pinte d'Arnex, huit jours après la battue de la bassecour, Floridor et le Scaphandrier n'ont plus trouvé aucun canard à saigner. Ils se consolent en caressant une bouteille. Dans la salle à boire, l'Office des faillites met à l'encan la maison d'un pauvre diable. Cet immeuble est convoité par un Italien qui voudrait bien l'avoir pour une bouchée de pain et qui, en attendant, roule de gros yeux.

Cédant aux suggestions d'un tabellion de la contrée, le Scaphandrier consent à pousser les enchères, afin de tirer le plus possible de l'Italien, qui est l'unique amateur. Il est entendu que, tant que notre nemrod ne dépassera pas 2000 francs, ses surenchères ne le lieront en aucune façon. Et la mise de commencer.

— A 800 francs la maison ! crie l'huissier.

— *Cinque !* fait l'Italien.

— 900 francs ! lance le Scaphandrier avec aplomb.

— Cinque ! reprend l'autre. — Mille ! — Cinque ! — 1200 ! — Cinque ! — 1300 ! — Cinque ! — 1400 ! — Cinque ! — 1500 ! — Cinque ! — 1600 !

A ce dernier chiffre, envoyé presque avec passion par le Scaphandrier, l'Italien juge inutile d'articuler un nouveau *cinque* et bat en retraite.

« L'échute n'est pas ratifiée ! » proclame le tabellion ; mais le Scaphandrier, tout haletant encore de la fièvre de la mise, n'entend rien et entraîne Floridor à travers la campagne, pour aller voir sa propriété. O désillusion ! c'était une masure dont l'ancien propriétaire avait emporté, en guise de souvenir, les planchers, les portes, les fenêtres, les volets et jusqu'au trône du lieu où le roi ne va qu'à pied. Autres agréments : la façade faisait ventre et la poutraison était vermoulue.

Faire de cette ruine un pavillon de chasse eût coûté autant que de construire une bâtisse toute neuve ; aussi, s'étant ressouvenu qu'il ne l'avait misée que pour jouer un tour au « picouli », le Scaphandrier rentra à Lausanne, l'esprit tranquille. Sa quiétude, hélas ! ne dura guère. Une lettre chargée, datée d'Orbe, lui apprit que, aucun amateur ne s'étant présenté à la deuxième mise, la maison lui était adjugée au prix de 1600 francs. Pour un sale coup, c'était un sale coup ! Cependant, comme on se fait à tout ici-bas, le Scaphandrier finit par se familiariser avec l'idée de vider ses pions de bas dans les mains des gens de loi d'Orbe. A l'ahurissement du premier moment, avait succédé l'état d'âme d'un homme flatté de passer au rang des propriétaires et se laissant aller à toute sorte de gentils projets de villégiature, de jardinage, de chasse dans les marais, à bottes que veux-tu !

Comme il roulait ces idées sans bouger de Lausanne, le bon Scaphandrier reçut, d'Orbe encore, une dépêche le sommant de régulariser sa situation dans les vingt-quatre heures. Il n'y avait plus à hésiter. Chaussant ses bottes du dimanche, notre nemrod se rend à Orbe par le plus prochain train.

Qui tomba des nues en le voyant débarquer en si belle allure et l'air aussi grave ? Ce fut le tabellion, ignorant de la lettre et du télégramme. Il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que l'un et l'autre étaient l'œuvre d'un fumiste de tout premier calibre.

Avoir été joué pareillement, c'était un peu fort ! avouez-le. D'autre part, n'avoir plus sur les bras cette affreuse baraque sans portes ni planchers, consolait le Scaphandrier. Il acheva de se remettre en la compagnie de quelques bouteilles de rouge d'Orbe, si bien qu'il put se vanter d'avoir rapporté, ce jour-là, à défaut de canard, le plus beau plumet qui eût jamais orné le chef d'un chasseur des marais.

V. F.

La livraison de *janvier* 1918 de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE contient les articles suivants :

Maurice Millioud. Raison d'espérer. — T. Combe. La carte de pain du pauvre Lazare. — E. Ponchelet. Questions financières du jour. — T. Sturge-Moore. Soldats-poètes. — E. Laur. Les problèmes économiques d'avenir de notre peuple. — Maurice Vernes. Ernest Naville et le rapprochement entre les confessions chrétiennes. (*Seconde et dernière partie*). — Emile de Bongnie. Sonnets. — Jean-Paul Zimmermann. A propos de l'éducation nationale (*Seconde et dernière partie*). — J.-P. Porret. Une industrie indigène. La pendule. — Henry Dérieux. Les heures de la guerre. Poésies. — M. de Louvigny. L'histoire du noble Foukakoussa et de la poétesse Komati. Conte. — Chroniques italienne (Francesco Chiesa); anglaise (H.-C. O'Neill); russe (Ossip Lourié); scientifique (Henry de Varigny); suisse romande (Maurice Millioud); politique (Edm. Rossier). — Mémorial 1917. — Suisse. — Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois par livraisons de 200 pages.

ÉLECTION MUNICIPALE

Dans une ville du canton,
Qui d'hospitalité se pique,
Où l'on trinquait « Chez l'Hoqueton »,
— L'histoire est, dit-on, authentique —
Un jour, au Conseil communal,
L'assemblée était très houleuse.
On nommait un municipal,
C'était tâche laborieuse :
Onze tours, déjà, sans succès !
. . . . . .
Les scrutins, inexorables,
Avaient, hélas, fait le procès
De candidats fort honorables.
On passait au douzième tour,
La minute était solennelle,
Lorsqu'un conseiller sortit pour...
Oh ! la chose est très naturelle.
Il suffit de cet incident
Pour décider de la victoire.
Tout fier était le président,
En l'annonçant à l'auditoire.
— Vraiment, messieurs, ajouta-t-il,
Cela n'a tenu qu'à un fil !

LE PARADIS ET LES GRANDS PIATS

(du Val-de-Joux)

Parmi les acquisitions qui feront date dans l'histoire, il faut citer celle des Grands-Plats, par la commune du Chenit, pour un demi-million.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date la réputation de ce joyau du Jura combier. Ecoutez plutôt cette authentique anecdote que rappelle un de nos confrères de la Vallée.

C'était dans un de ces villages de la Petite Côte, gracieusement accrochés au flan de la rive du Léman. On ensevelissait un gros bonnet de l'endroit; c'était encore à l'époque lointaine où la cérémonie funèbre était précédée d'un copieux repas pour les parents et invités et d'une abondante collation pour les participants au convoi.

Au cimetière, la chaleur était accablante, plusieurs avaient peine à lutter contre un sommeil qui augmentait d'audace avec la longueur du service religieux. Excellent orateur, le pasteur parlait avec une profonde conviction de la beauté du séjour des Bienheureux et décrivait en termes éloquents bois et prairies célestes. Tout à coup, un gros paysan du pied de la montagne, qui s'était laissé gagner par le sommeil interrompit l'orateur par ces mots passés dès ce moment en proverbe dans la localité en question :

— Ta, ta, ta ! Tot cein nè vau pas lai Grands Piats !

Un curieux. — Un citoyen méticuleux, grand amateur de statistique, fait avec soin le relevé de tous les mariages.

— Pourquoi ce relevé ? lui demande quelqu'un.

— Pour savoir s'il se marie plus d'hommes que de femmes.

Impression. — Un campagnard qui était venu au pénitencier apporter des pommes de terre, profitait de l'occasion pour visiter l'établissement.

— Eh ! bien, lui demande l'employé qui le guidait dans son exploration, comment trouvez-vous notre maison ?

— Oh ! y a pas, c'est très bien organisé, c'est très intéressant, mais je trouve que ça sent un peu le « renfermé ».

1917 - 1918

« Pour notre cher *Conteur* ou pour la corbeille à papier », nous dit l'auteur — un vieil ami de notre petit journal — en nous adressant ces strophes. Nous avons choisi le *Conteur*.

Sous un ciel bas, lavé de bistre,
Mil neuf cent dix-sept a sombré,
Laissant debout la Mort sinistre
Devant le vieux monde effondré

Aux cris d'effroi lancés naguère
Par les peuples saisis d'horreur,
Les échos ont répondu : « Guerre !
Guerre ! et salut à l'Empereur ! »

Et les braves, entrant en lice,
A cet appel tant redouté,
Ont enduré l'affreux supplice,
Pour affranchir l'Humanité !...

Les bras tremblants et l'œil livide,
Tels des innocents condamnés,
Ils ont laissé la place vide
A leurs foyers infortunés ;

Ils ont laissé la pauvre mère
Guider les pas du dernier né,
Cependant qu'une plainte amère
Montait du seuil abandonné...

Et tout là-bas, dans la nuit noire,
Au fond des boyaux détrempés,
Ils se sont revêtus de Gloire.
Les saints ouvriers de la Paix !...

Dédaignant la Mort qui les raille,
Face au barbare, épouvanté,
Ils ont dressé, sous la mitraille,
L'étendard de la Liberté !...

* * *

Et voilà qu'après le grand Crime,
Après l'effroyable Forfait,
Malgré les peuples qu'il opprime,
L'empereur n'est pas satisfait.

Sentant son trône qui chancelle,
Il raidit son poing menaçant,
Et, se rengorgeant sur sa selle,
Il ricane... devant le Sang !...

Soit !... Allons-y puisqu'il faut suivre
Le chemin qui nous est tracé.
Nos enfants, du moins, pourront vivre
Sans rougir de notre passé !...

Si nos soldats, sur la frontière,
Frappent du pied le sol glacé,
En oubliant, d'une âme altière,
La douceur du nid délaissé,

En haut les cœurs, ceux de l' « arrière » !...
Tenons bon, puisqu'il faut tenir !...
Et, devant la vague guerrière,
Gardons la foi dans l'Avenir !...

Allons les Vieux !... Allons les Jeunes !...
Sans honneur, tout n'est qu'oripeau !...
Malgré le froid, malgré les jeûnes,
Serrons les rangs sous le drapeau !...

Et puisse notre Suisse austère,
Semblable au phare dans la nuit,
Faire rayonner sur la Terre
La Paix, en mil neuf cent dix-huit !...

H.-L. Bory.

Un niblet. — Un campagnard revenu de l'étranger se vantait, devant de nombreux amis, d'avoir visité un grand nombre de villes.

— Alors, tu as donc été à Marseille ?

— Avec honneur. Et puis... Et puis j'ai été à Alger, avec honneur, et puis à Tunis, avec honneur.

— Dis-donc, ton compagnon portait un drôle de nom ?

— Comment, un drôle de nom ?

— Mais oui tu dis toujours avec « Honneur ». C'est donc le nom de ton ami ?

— Tais-toi, gros niblet... Honneur, mais c'est honneur ; comme gloire c'est gloire ! As-tu compris ?

C. P.

LA CHANCE

Un de nos plus sympathiques professeurs lausannois, artiste de valeur, conférencier aimé, cœur d'or, — vous l'avez reconnu ! — était allé, cet automne, avec quelques camarades, amateurs de belles randonnées, dans notre beau pays, faire une course jusqu'à — mettons *X*, pour n'offusquer personne. Le trajet avait aiguisé l'appétit. A défaut de Palace, ils avisent une modeste auberge.

— Pouvez-vous nous servir quelque chose à manger ?

— Monté oui, si vous voulez bien attendre un moment.

Le moment écoulé, on sert à nos amis de magnifiques et appétissantes tranches de veau, bien apprêtées, succulentes à s'en relécher les doigts.

Les promeneurs firent un de ces repas qui comptent dans la vie et que l'on aime à se remémorer.

— L'addition fut modeste et nos amis s'en furent enchantés de l'aubaine.

Bon vin redemande, dit-on ? Un bon repas aussi.

L'autre jour, profitant de la neige fraîchement tombée, les mêmes compagnons se rendent en ski dans la même hospitalière auberge. Ils y retrouvent l'hôtesse.

— Eh ! ma bonne dame ! ne pourriez-vous pas nous servir encore un peu de ce fameux veau, dont nous avons goûté cet automne ?

— Hélas ! non, mes bons messieurs ! Croyez-y vous qu'y me crève ainsi plusieurs veaux d'un hiver !

B.

AUX GRANDS HOMMES

(Patois du Nord de la France.)

A la guerre, comme à la guerre. Tout est sens dessus dessous. Toutes les exceptions sont permises. Du reste, tandis que nous donnons encore asile à des internés, cette exception s'explique.

Voici donc un amusant récit en patois d'Orchies (Nord de la France). Nous l'extrayons du *Journal des internés français*, publié sous les auspices de l'Ambassade française, à Berne. C'est un patois très facile à lire, comme on le verra.

Dins un d'ces villaches in r'tard, du fin fond des Flandres, d'ù ch'qué les infants n'vont qu'à l'école des courts jours — pas'c' qu'à l'été on les imploie au sarkélache et à l'ouvrache des camps — eun' visite ed' Monsieur l'Inspecteur avot été annoncée à tous les écoliers. Comme on leu s'avot promis un jour ed congé à tertous, si Monsieur l'Inspecteur étot contint d' es' visite, les maîtes d'écoles et les infants rivalisottent de' zèle pou qu' es' satisfaction seuche complète. L'école, bin nettyé', les tableaux bin épous'tés, tout r'luijot dins tous les coins et racoins.

Au jour dit, tous les infants arriv'tent à l'école, tertous bin pomponnés, bin astiquiés des pieds à l' tiète, leus bottines bin chirées ; les fillettes, aveuc des écourcheux bin propres et bin arpassés, et des biaux rubans, d' tous les couleurs, bin cocardés d'dins leus ch'veux.

Après avoir été vir les garchons, Monsieur l'inspecteur arrive fin contint à l'école des fllles et y trouve tout in ordre. I k'minche pa' féliciter l'institutrice pou l' bonne tenue d' el' classe ; i pose eun' paire ed' questions à des jonnes fillettes. Cha allot fin bin et l'institutrice s'in réjouissot, in pinsant au jour ed' congé supplémintaire qui l'i arot permis d'aller faire un biau voyache à l' ville. Tout d'un cop, armarquiant l' portrait d' Pasteur accrochié au mur, Monsieur l'Inspecteur s' met à faire eun' démonstration, parle des grands hommes, in général, et d' Pasteur in particulier. Dins l'écauff'mint dé s'n' explication, i s'imballe, fait du chint vingt à l'heure... et des grands gestes, tandis qu' les infants l'acout'nt autant aveuc leus yeux qu'aveuc leus orelles. I parle, i parle toudis « du grand savant qui a honorer son pay en dotant l'humanité de grandes découvertes scientifiques qui sauveront la vie à d'innombrables milliers d'êtres humains ». Pou finir l'Inspecteur explique « que la France est toujours reconnaissante aux grands hommes. Le Gouvernement de la République sait toujours les encourager et leur témoigner sa bienveillante sollicitude » et, r'marquiant eun' jonne fillette, à l'air malin, i l'i d'mand' ainsin :

— Que fait donc le Gouvernement de la République pour honorer et encourager les grands hommes et tous ceux qui, à quelque échelon de la hiérarchie sociale qu'ils se trouvent, se distinguent de façon spéciale en se dévouant pour la masse des contemporains ?

— ..... L' fillette rougit jusqu'au fond d' ses ch'veux et abach' es' tiète, honteuse d' en' pos savoir réponne.

L'Inspecteur s'adressant à eun' aute :

— Et vous, ma petite fille, vous me paraissez très intelligente. Regardez-moi bien franchement et surtout ne vous troublez pas. La timidité est souvent mauvaise conseillère. Répondez-moi comme vous le feriez à votre maîtresse si je n'étais pas présent. Réfléchissez bien. Vous le savez. Que fait le Gouvernement de la Républi...

Après avoir busié un momint l' fillette répond :

— Il fait des monuments :

— Oui, il leur élève des monuments pour les immortaliser auprès des générations futures ; mais c'est là la glorification posthume, c'est-à-dire que les monuments publics ne sont érigés qu'après la mort des hommes qu'on veut immortaliser et glorifier pour leur dévouement la cause commune... Mais de leur vivant, comment le Gouvernement les récompense-t-il ?... Quelle distinction leur accorde-t-il ?... Vous le savez, j'en suis certain... Réfléchissez bien et répondez-moi sans vous troubler...

Veyant qu' l'infant n'répond pos, i r'cominche es' question et i continue :

— Allons, regardez-moi bien en face, ne remarquez-vous rien ?... Qu'est-ce que j'ai ?...

Et, écarquillant ses quinquets, Monsieur l'Inspecteur, raide comme la Justice, n' voulant pos incléner s' tiète, lance eun' œulliade, ed travers, ed'sus s' boutonnière fleurie du ruban d'Officier d' l'Instruction publique, qu' es' n' œul n'abandonne pus :

— Allons, voyons, ne remarquez-vous rien ?... Qu'avait Pasteur, comme moi-même ?... Qu'est-ce que j'ai ?...

Drière, l'institutrice fait des sinnes aveuc ses bras, qu'elle agite comme les bras d'un molin à vint, pou attirer l'attintion d' ses élèves. Elle pose es' main droite ed'sus l' côté gauche d' es' poitrine et, aveue sin dogt, leu fait vir el' plache d'ù ch' qu' es' trouve el' ruban, in pinsant qui n' darat bin eun', dins l' nombre des élèves, pou dire à Monsieur l'Inspecteur qui est décoré ; i s'ra bin contint et, d'bout du compte, cha s'ra l' jour ed congé accordé.

Au meûme momint, au dernier banc, à l' dernière plache, eun' grann' etnielle, qui faijiot l' désespoir d' es' maîtresse, tell'mint elle étot stupide, argière et involé', liève sin dogt pou réponne.

L'Inspecteur, déjà fin bénache, frotte ses mains et d'un air paterne i l'i dit, tout in continuant d'arluquier s' décoration du coin d' l'œul :

— Vous, ma petite, c'est très bien. Vous avez remarqué ce que j'ai, ce que Pasteur avait comme moi. Dites-moi ça.

— Pasteur... il était **berlou** ! ! !... [1].

D'sus cel' répartie, l'institutrice, pourtant fort tourmintée, s' trouve obligiée d' muchier sin visache dins sin moncho d' poche, pou n' pos éclater d'rire au nez d' l'Inspecteur, tandis qué c' ti-chi, bin in colère, obliant d'accorder l' congé si attindu, ramasse ses cliques et ses claques, prind ses gambes à sin cou et s'in r'va bin vite pau prunmier train, in s' promettant bin d' en' janmais pus r'mette les pieds dins c' maudit villache, d'ù ch' qué Pasteur i est dév'nu « berlou » bin longtemps après s' mort.

Francis Demarco, interné.

[1] Berlou veut dire : qui louche.

QUELQUES BONNES RECETTES

Eau de Botot. — Eau-de-vie, 800 grammes ; anis vert, 30 ; clous de girofle, 8 ; canelle, 8 ; cochenille, 5 grammes.

Laissez macérer 15 jours, puis filtrez et ajoutez 5 grammes essence de menthe.

Grand Théâtre. — Demain, dimanche 13 janvier, à 8 heures précises, *Les Noces de Jeannette* seront chantées par un excellent baryton et la première chanteuse légère du Grand Théâtre de Genève, M. Formont et Mlle Mady Delsonn.

Quant à *Blanchette*, la belle pièce de Brieux, elle est fort bien montée ; M. Bonarel et Mme Madeleine Bray jouant les rôles principaux. Rideau à 8 heures précises.

Kursaal. — Ce soir samedi, à 8 ¼ heures, la troupe de Comédie redonnera *La princesse Georges*, dont la première, hier, eut un très vif succès. Dimanche après-midi, à 2 ¼ heures, dernière, irrévocablement, de l'amusante pièce, *Où est le chameau ?*

Dimanche, en soirée, la *Princesse Georges* et *le Contrôleur des wagons-lits*.

Julien Monnet, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS